

Aïna CHALABAEV

Les stéréotypes de genre, comment ça marche ?

« Pourquoi les mentalités sont-elles si lentes à évoluer ?

Plusieurs mécanismes sont à l'œuvre. Nous nous focaliserons dans cette partie sur ce qui se passe au niveau psychologique, dans la tête des individus, en évoquant un mécanisme lié à l'ancrage des stéréotypes sociaux dans notre système cognitif.

Au préalable, il est important de définir ce qu'est un stéréotype. Il s'agit ici d'un ensemble de croyances partagées concernant les caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité, mais souvent aussi des comportements, d'un groupe de personnes. Un stéréotype dominant dans le sport, par exemple, est l'idée selon laquelle, les femmes auraient moins de force physique que les hommes, ou plus globalement que les femmes sont moins performantes que les hommes en sport. Questionnons-nous un instant sur ces stéréotypes.

N'auraient-ils pas un fond de vérité ?

En effet, les études scientifiques montrent que globalement, les hommes ont de meilleures performances physiques que les femmes. C'est le cas lorsqu'on regarde les performances des tout meilleurs et toutes meilleures athlètes. C'est le cas aussi lorsqu'on regarde les performances en population générale. Par exemple, une synthèse de 109 études réalisées dans 37 pays différents, sur plus de 400 000 enfants, montre des différences moyennes dans les capacités d'endurance entre filles et garçons. Et ce, dès 6 ans, comme on peut le voir sur ce graphe. Cet écart augmente ensuite jusqu'à l'âge de 18 ans.

Mais, lorsqu'on regarde la variabilité des performances autour de ces moyennes, symbolisée sur ce deuxième graphe par les barres qui représentent ici l'écart-type, on se rend compte que la distribution des filles et des garçons se chevauche en partie, et ce, à tous les âges.

Autrement dit, si on prend une fille et un garçon au hasard, dans la population générale, il est tout à fait possible que la fille soit plus performante que le garçon.

Si l'on regarde d'autres compétences motrices, on observe aussi ce chevauchement partiel des distributions des filles et des garçons, allant de 15,9% pour la vitesse de lancer, à un chevauchement de 60,4% pour le sprint. Ainsi, si un stéréotype peut être vrai, en moyenne, c'est-à-dire à l'échelle du groupe, il ne l'est pas forcément lorsqu'on l'applique à un individu en particulier. Or, les stéréotypes nous conduisent à oublier cette variabilité qui existe à l'intérieur d'un groupe, et à appliquer les stéréotypes de la même manière à l'ensemble des membres du groupe.

Mais pour quelles raisons les stéréotypes nous amènent-ils à avoir cette vision réductrice de la réalité ?

Les études de psychologie sociale considèrent que les stéréotypes sont le produit du fonctionnement cognitif limité de l'individu. Nous sommes constamment submergés d'informations, en provenance de l'environnement qui nous entoure, et pour pouvoir donner du sens aux situations rencontrées, le cerveau utilise certaines stratégies, comme la catégorisation sociale. Ce processus consiste à classer les individus dans certaines catégories, comme le sexe, l'âge, la corpulence ou encore la couleur de peau. En mettant les personnes que nous rencontrons dans des tiroirs, cet outil nous permet de mettre de l'ordre dans notre perception de notre environnement, et ainsi de simplifier le monde qui nous entoure. Il nous permet ainsi de comprendre le flot d'informations qui nous parvient continuellement, et donc de rendre notre environnement plus prévisible, afin de nous y adapter rapidement.

Par exemple, lorsqu'on rencontre une personne pour la première fois, nous n'allons pas nous adresser à cette personne de la même manière si nous la classons dans la catégorie « enfant » ou si nous la classons dans la catégorie « personne âgée », parce que nous lui appliquons les stéréotypes, les connaissances que nous avons vis-à-vis de sa catégorie d'âge et que nous adaptons notre comportement en fonction de sa catégorisation.

Ce phénomène de catégorisation est ultra rapide. Des études de neurosciences sociales mesurant l'activité électrique du cerveau montrent que ce processus se produit dès les 100 premières millisecondes d'une rencontre. C'est cette rapidité qui nous permet de nous adapter aux situations que nous rencontrons dans notre vie quotidienne.

Pour mieux se rendre compte de ce phénomène, je vais vous présenter une scène pendant deux secondes. Regardez-la bien.

Quelles informations avez-vous retenues ?

En principe, vous n'avez eu le temps de retenir que quelques informations. Vous avez sans doute remarqué qu'il y avait des garçons et des filles, que c'était des préadolescents et des préadolescentes, et qu'ils étaient en tenue de sport. Mais vous n'avez sans doute pas eu le temps de repérer la marque de leurs chaussures, la couleur de leurs yeux, ou encore le nombre d'arbres dans l'arrière-plan.

En effet, nous identifions en priorité les caractéristiques liées à des catégories sociales comme le sexe et l'âge car elles nous permettent ici de rapidement interpréter la scène comme étant sans doute un cross scolaire.

Si la catégorisation sociale est un processus utile pour s'adapter dans notre vie quotidienne, elle peut entraîner des biais importants. Car elle colore notre façon de percevoir et d'interagir avec autrui, et ce sans qu'on s'en rende forcément compte. On parle de biais implicites de jugement.

Par exemple, dans une étude de psychologie sociale expérimentale, il était demandé à 163 enseignantes et enseignants d'EPS de regarder une vidéo soit d'un élève, soit d'une élève, réalisant un exercice gymnique, puis d'estimer le niveau de performance de cet élève. Bien que les réalisations des élèves soient similaires, les résultats ont montré que la performance estimée était en moyenne plus élevée pour les enseignantes et enseignants ayant visionné une vidéo d'un garçon que pour les enseignantes et enseignants ayant visionné une vidéo d'une fille. Cette différence peut être interprétée comme résultant d'un biais implicite de jugement qui a conduit les enseignants à surévaluer les garçons par rapport aux filles.

Au final, ces biais implicites, même s'ils peuvent être involontaires, conduisent à l'invisibilisation des femmes dans le sport. Que ce soit dans les interactions du quotidien, mais aussi à un niveau beaucoup plus global, comme dans les règlements sportifs qui ne prennent pas suffisamment en compte certaines spécificités des femmes.

Par exemple, c'était le cas jusqu'à récemment, dans certaines courses d'ultra-endurance prestigieuses, qui autorisaient le report d'une inscription en cas de blessure mais pas en cas de grossesse. Ce qui a obligé l'ultra-traileuse Sophie Power à devoir allaiter son bébé sur les points de ravitaillement.

D'autres conséquences de la catégorisation sociale et des stéréotypes associés sont que celle-ci peut affecter le sentiment de compétence d'un individu dans un domaine ou dans une activité. Nous pouvons en effet être parfois conduits à nous appliquer à nous-mêmes les stéréotypes ambiants au sein de la société. Cela peut nous amener à nous sentir incompetents ou illégitimes dans des activités pour lesquelles des stéréotypes négatifs pèsent sur notre groupe d'appartenance.

On parle alors d'intériorisation des stéréotypes.

Par exemple, Fontaine observait que la difficulté perçue des activités physiques et sportives, chez un public scolaire, correspondait de près aux stéréotypes qui y sont associés, et ce, même si les élèves n'avaient jamais pratiqué les activités en question.

Enfin, même les personnes qui n'ont pas intériorisé les stéréotypes qui les concernent, peuvent être affectées par ceci, par exemple des filles pratiquant un sport stéréotypé comme masculin. Dans ce cas, le simple fait d'avoir à l'esprit des stéréotypes négatifs ambiants peut distraire la personne lors de la réalisation d'une tâche sportive, en générant la crainte de confirmer ces stéréotypes négatifs.

Par exemple, une étude de psychologie sociale a montré que des footballeuses exposées à des stéréotypes négatifs lors de la réalisation d'un slalom chronométré, ont sous-performé par rapport à leur réel potentiel. On parle ici de menaces négatives. »